

Toulouse, capitale de l'antifranquisme, le temps d'une exposition

Michel Lefebvre

« Anatomie du franquisme », jusqu'au 22 septembre, au Musée départemental de la résistance et de la déportation, dissèque les ressorts et les symptômes de la dictature implacable qui a régné sur l'Espagne jusqu'à la mort du Caudillo, en 1975.

Nazisme, fascisme, stalinisme : dans les « ismes » issus du XXe siècle, le franquisme comme le salazarisme portugais sont un peu moins connus que les autres, alors que ces versions ibériques des dictatures ont laissé des traces profondes dans leurs pays respectifs. Le franquisme est forgé à partir du nom de Francisco Franco (1892-1975), qui prendra rapidement la tête du coup d'Etat militaire de 1936 en Espagne, suivi d'une terrible guerre civile, dont il sortira vainqueur en avril 1939, ouvrant la voie à une dictature implacable et sanglante jusqu'à sa mort, en 1975.

L'Espagne contemporaine discute malheureusement encore sur l'évaluation de ce régime, l'extrême droite et une partie de la droite relativisant l'« œuvre » du Caudillo, « sauveur du pays de la menace bolchevique et modernisateur du pays ». L'exposition « Anatomie du franquisme », à Toulouse, dont l'objectif est de dénoncer ce révisionnisme historique, sera suivie par un deuxième volet et a été précédée d'un colloque réunissant la fine fleur des chercheurs espagnols dans ce domaine. Le but de l'équipe franco-espagnole de commissaires, menée par l'universitaire toulousain François Godicheau, est de monter une machine de guerre contre ce néofranquisme, en faisant voyager ces expositions à Paris, mais surtout à Barcelone et à Madrid.

Pour faire une exposition sur le franquisme, il fallait évidemment des documents en provenance d'Espagne. Si certaines institutions ont joué le jeu en prêtant des œuvres d'art, comme la Bibliothèque nationale d'Espagne ou les Archives catalanes, d'autres, en particulier les académies militaires, après avoir donné leur accord, se sont rétractées. C'est ainsi que le buste du Caudillo, qui accueille le visiteur, est une copie.

Sans concession

Les organisateurs avaient aussi prévu de montrer un garrot, cet objet moyenâgeux qui consiste en un cercle en acier que l'on serre petit à petit autour du cou du condamné jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le dernier exécuté avec cette méthode barbare a été le militant anarchiste Salvador Puig Antich, en 1974, il y a juste cinquante ans. L'institution possédant cet objet macabre était d'accord pour le prêter, avant de refuser. Pour que l'objet soit exposé, les organisateurs présentent un documentaire dans lequel un acteur montre le fonctionnement de l'objet.

Le buste du dictateur et l'objet de mort symbole de la répression, par leur présence/absence, sont deux étapes du parcours de cette exposition sans concession. Les drapeaux et les objets

de propagande de la dictature, où le rouge et noir et les faisceaux de flèches de la Phalange espagnole, le mouvement inspiré du fascisme italien sur lequel s'appuiera Franco, accompagnent le visiteur au milieu des artefacts de la répression.

Pourquoi faire, en 2024, une exposition sur le franquisme à Toulouse, la ville où se sont réfugiés des dizaines de milliers de républicains espagnols après leur défaite contre la rébellion militaire du général Franco ? Pour François Godicheau, professeur d'histoire et de civilisation espagnole à l'université Toulouse-Jean-Jaurès, « il y avait un sentiment d'urgence à diffuser en France la connaissance accumulée par des dizaines d'historiens espagnols depuis trente ans, qui a renouvelé complètement l'image que l'on peut avoir de cette dictature ». Il poursuit : « Ces recherches permettent de comprendre l'évolution sur quarante ans de ce régime né fasciste, qui a maintenu son essence, une essence violente, répressive, qui composait un véritable système d'élimination de l'autre, ce qu'ils appelaient la régénération d'une Espagne débarrassée du gène rouge et du libéralisme. »

Eradication de l'ennemi intérieur

Le franquisme, c'est 200 000 assassinats, de 1936 aux années 1940, 150 000 pendant la guerre et 50 000 après. L'étude de ce régime permet d'effacer la borne chronologique entre guerre et après-guerre. Dans l'exposition, les modalités de l'éradication de l'ennemi intérieur se lisent sur une carte qui montre, dès avril 1939, la localisation des camps, sur tout le territoire, sauf celui récemment conquis.

« En tout, explique François Godicheau, il y aura 188 camps de concentration. En 1940, il y a 1 million de prisonniers politiques en Espagne (dans un pays de 24 millions d'habitants), dans les camps, les prisons, les bataillons de travailleurs forcés et dans des centaines de locaux civils devenus lieux de détention. » Ce système carcéral organise la rédemption : il s'agit de transformer les individus récupérables en bons Espagnols catholiques par le travail forcé et la conversion religieuse obligatoire, pour laquelle œuvrent des chapelains de prison dirigés depuis le ministère de l'intérieur.

Sur toute la durée du franquisme, il y aura 1 million de procès militaires contre des civils. Il faut punir les ennemis par l'emprisonnement et faire payer leur famille par la loi de responsabilité politique. Sur la base de dénonciations locales, les familles de républicains sont spoliées, réprimées, humiliées. Le franquisme, c'est aussi la misère pour les vaincus : la recherche a mis au jour une grande famine qui a tué 200 000 Espagnols entre 1939 et 1942. Pas facile de développer un tel propos dans une exposition. Le pari est cependant réussi, dans une scénographie efficace qui donne froid dans le dos.

« Anatomie du franquisme ». Musée départemental de la résistance et de la déportation, Toulouse. Jusqu'au 22 septembre (entrée gratuite).

[Cet article est paru dans Le Monde \(site web\)](#)